

Les natures mortes ressuscitées d'Emma Reyes, Le Monde, Emmanuelle Jardonnet, 27 September 2025

CULTURE • ARTS

Les natures mortes ressuscitées d'Emma Reyes dans deux expositions à Paris

Le travail empreint de réalisme magique de la peintre colombienne apparaît finalement en majesté dans les radars de l'histoire de l'art près de vingt ans après sa mort.

Par Emmanuelle Jardonnet



« Sans titre (Pareja en marrón, verdes y anaranjados) » (1989), d'Emma Reyes. KOSTROMIN

Son talent de coloriste avive le regard animiste qu'elle porte sur la nature, tandis que ses strates de traits délimitent les espaces et zèbrent les volumes à la manière d'une broderie foisonnante. Longtemps ignoré ou minoré, le travail de la peintre Emma Reyes, née à Bogota, en 1919, et morte à Bordeaux, en 2003, prend aujourd'hui des couleurs dans les institutions internationales.

Si elle a fréquenté ou collaboré avec des artistes et intellectuels de premier plan – Diego Rivera, Frida Kahlo, Lola Alvarez Bravo, Enrico Prampolini et Pier Paolo Pasolini, Gabriel Garcia Marquez, Alberto Moravia ou Elsa Morante –, au fil d'une vie marquée par la migration, de Bogota à Buenos Aires, de Mexico à Paris (où elle est arrivée en 1947, grâce à une bourse pour étudier à l'académie André-Lhote) ou Rome, cette artiste à la personnalité flamboyante a largement échappé à la reconnaissance institutionnelle.

Mais une révision est en train de s'opérer. Fin 2023, le Mamco, à Genève (Suisse), lui consacrait une exposition et éditait une monographie ; son travail apparaissait dans le pavillon central de la Biennale de Venise, en 2024, et plusieurs de ses tableaux organiques happent le regard dans l'exposition « Pollen », au centre d'arts plastiques et contemporains, à Bordeaux, dont le postulat est que l'expérience de l'art peut aider à mieux regarder notre environnement, et donc à le percevoir « *autrement* » dans le contexte des crises écologiques.

Une vision anticoloniale

Aujourd'hui, la galerie parisienne Crèveœur consacre l'intégralité de ses deux sites à cette artiste colombienne à la vie singulière, dont le fonds d'atelier (200 tableaux) se trouve au Musée d'art et d'archéologie du Périgord, à Périgueux, où elle était installée à la fin de sa vie. Plus discrètement, mais dès 2017, dans le cadre de l'Année France-Colombie, le musée de Dordogne lui avait consacré une exposition, tandis que ses Mémoires étaient édités (*Lettres de mon enfance*, Fayard-Pauvert). Un récit de sa jeunesse douloureuse a d'ailleurs récemment fait l'objet d'une série télé dans son pays natal.

Crève-cœur



Née hors mariage d'un père inconnu et d'une mère autochtone de Boyaca, Emma Reyes a été confiée à un orphelinat catholique à Bogota, dès l'âge de 5 ans. Elle y restera enfermée jusqu'à ce qu'elle s'en échappe, à 18 ans. Si elle n'y est pas instruite, elle y apprend la broderie, qu'elle est tenue de pratiquer au quotidien. Alors qu'elle deviendra peintre, de manière initialement autodidacte, et au fil un voyage initiatique à travers l'Amérique latine, elle inventera ses propres techniques, où se perçoit cette influence de la broderie.

Lire aussi (2017) |  [Comment Emma Reyes survécut à son enfance](#)



Fruits, légumes, fleurs, portraits, graines ou feuillages, ses formes luxuriantes sont géantes, hybrides ou imaginaires. Les cadrages tout à la fois resserrés et ambigus rappellent Georgia O'Keeffe et dénotent une présence à la fois maternante et inquiétante de la nature. Ce réalisme magique chevillé à son corpus (près de 2 000 toiles) n'est pas étranger au fait qu'elle a côtoyé les Guaranis dans la jungle paraguayenne, et observé leur rapport à la nature et aux liens invisibles entre l'homme, les plantes et les animaux. C'est cette vision décentrée de l'humain et nourrie de pensée précolombienne, donc anticoloniale, qui en a fait une artiste obstinément à l'écart des canons occidentaux de son époque, mais la rend singulièrement contemporaine aujourd'hui.

¶ « *Naturaleza muerta resucitando* », jusqu'au 29 novembre à la galerie Crèveœur, 5-7, rue de Beaune, Paris 7^e, et 9, rue des Cascades, Paris 20^e.

Emmanuelle Jardonnet